

MARY MACLANE un puissant désir de vivre

Mary MacLane

Que le diable m'emporte

Traduit de l'anglais (É.-U.) par Hélène Frappat

Éditions du Sous-sol, 160 p., 16 euros

■ La ligne rouge du ciel, l'aube grise et le sable fertile. Tel est le paysage parcouru par Mary MacLane, étonnante, arrogante et géniale Écossaise des Hautes-Terres née au Canada, jeune femme de dix-neuf ans, habitante de la ville minière de Butte (Montana) qui se dépeint dans les lignes denses et fébriles d'un récit de soi intitulé *Que le diable m'emporte*. Toujours le même sable fertile qui est son sol et toujours le rouge de cette ligne du ciel couchant que Mary tente d'atteindre, son âme errant dans la nature sauvage, coincée à l'orée du 20^e siècle entre angoisse et néant. Ce récit est un portrait, une confession écrite en trois mois, du 13 janvier au 13 avril 1901, une autobiographie sensuelle et sensualiste, une philosophie traversée de couleurs et de matières. Mary MacLane, au génie rare et profond, dit-elle, écrit chaque jour. Cela lui est aussi nécessaire que de manger. Sinon, sa vie est morne, morne, morne. Elle se lève le matin, elle fait un peu de ménage, se promène, lit un peu, avale trois repas par jour, voit des

gens inintéressants et se couche. Pour sortir de cette ennuyeuse vie étriquée, elle veut frapper le monde là où il est vulnérable. Elle veut faire sensation, c'est-à-dire donner une mesure à ce qu'elle éprouve si intensément. Elle a une conscience farouche de la singularité de sa voix et de son désir puissant. Elle brûle de porter au loin ce qui l'attise, elle prend la plume pour apaiser ces « étincelles et [s]es cristaux de glace se déchaînant dans [s]es veines ». Tout son corps vibre de ce qu'elle ressent, de ce qu'elle voit, de ce qu'elle touche et attend. Elle éprouve tout, chaque chose ingérée qui traverse ses entrailles, son foie sain et sensible, son estomac beau et serein, ses nerfs robustes et solides, son cœur qui bat au rythme tranquille et gracieux de la musique de Schumann et ses poumons qui se dilatent dans une extase continue. Car c'est bien d'extase dont elle parle. Et d'amour. Elle veut que l'amour de l'homme-diable pénètre sa « vie stérile, si stérile » et qu'il fasse fondre « toutes les choses froides, dures, et l'eau, la terre infertile, engendrant un millier de petites pousses vertes ». L'intensité de ses sensations fait d'elle une créature damnée qui, si elle est « remplie du sang écarlate de l'ambition et du désir », est aussi « terrifiée à l'idée qu'on [la]

touche car la barrière de la peau entre [s]a chair sensible et les doigts du monde a disparu ». Pourtant elle veut qu'on la touche. Elle veut qu'on caresse, qu'on effleure, qu'on saisisse son corps de femme robuste et magnifique. Elle est une philosophe itinérante qui désire aimer follement. Des hommes méchants ou des femmes délicieuses et douces. Elle rêve de son amie, Fanny Corbin, sa professeur de littérature au lycée de Butte, la dame anonyme, la seule personne qu'elle aime vraiment. Elle admire Napoléon. Et surtout, Mary attend le diable, qu'il fasse d'elle sa femme, même pour trois jours. Les quelques pages de son dialogue avec un diable aux yeux gris acier sont puissantes et magnifiques. Elle se dit folle, génie, femme solitaire, d'une individualité sans égal qu'elle cherche à insérer dans ses mots. Ce récit, publié aux États-Unis en 1902, s'est vendu en un mois à cent mille exemplaires. Traduit pour la première fois en français, c'est un manifeste brûlant pour une parole libre de femme qui veut se délivrer, entre autres choses, « des jarretières serrées », « de l'insipide vin sucré » et « des coups d'œil insistants et exaspérants des conducteurs de charrettes à bois ». Qui veut vivre. ■

Sally Bonn

NATHALIE OBADIA l'art instrumentalisé

Nathalie Obadia

Géopolitique de l'art contemporain

Le Cavalier bleu éditions, 196 p., 19 euros

■ Nathalie Obadia n'est pas seulement la galeriste de Laure Prouvost qui représente la France à la Biennale de Venise, elle est aussi professeur à Sciences Po Paris, et donc bien placée pour écrire cet ouvrage, premier titre d'une collection didactique. Titre explicite : il n'y est pas tant question de l'art et de son marché que de l'instrumentalisation de l'art – il faut le dire, de plus en plus confondu avec son marché – dans les relations entre nations. Son récit ayant pour point de départ l'après-guerre, l'auteur reprend pour une part l'analyse qui fut celle de Serge Guilbaut (1) et qui montrait comment les États-Unis avaient mené une politique délibérée pour imposer leurs artistes dans le monde, c'est-à-dire d'abord à une Europe encore traumatisée. Les faits sont là, mais ils n'expliqueront jamais pourquoi le potentiel esthétique et théorique d'une œuvre de Pollock est supérieur à celui d'une œuvre de Hartung. Dans toute cette partie historique, Obadia est à la fois très précise et oublieuse. Alors qu'elle souligne le rôle joué par une femme, Dorothy Miller, qui, plus qu'Alfred Barr,

contribua à la reconnaissance par le MoMA des expressionnistes abstraits, elle oublie que Denise René, autant qu'Aimé Maeght, tenta d'intéresser le public français aux artistes minimalistes américains. De même, lorsqu'il s'agit de la « résistance » d'Européens, et notamment d'Allemands, à l'influence américaine, il est dommage que des pionniers comme Alfred Schmela, René Bloch ou Konrad Fischer ne soient pas cités alors que Michael Werner et Rudolf Zwirner le sont...

Le plus intéressant, et le plus personnel, concerne la période contemporaine. Les chapitres qui montrent le pouvoir grandissant des collectionneurs, du moins des plus fortunés d'entre eux, donnent à réfléchir. Devant David Rockefeller, qui prend la pose dans un catalogue de Sotheby's, et François Pinault, qui n'a exposé au Palazzo Grassi de Venise, dont il est propriétaire, qu'un seul artiste français, Martial Raysse, on se demande si les collectionneurs américains sont toujours des modèles et si nous, Français, avons bien eu raison de nous réjouir d'avoir enfin un collectionneur « figure de proue ».

Au terme de la lecture de ce livre, une question se pose : qu'est-ce qui a vraiment changé depuis 1945 ? Certes, bien d'autres scènes ar-

tistiques sont apparues et New York ne dicte plus la loi du goût. Surtout, d'autres forces économiques se sont imposées face aux États-Unis. Mais est-ce que ce ne sont pas les structures occidentales et les critères dont elles usent qui continuent de régir le monde de l'art ? Le régime politique chinois décourage les meilleures volontés. Non seulement les artistes chinois font carrière en Occident, mais c'est aussi en Occident que se constituent les collections d'art contemporain chinois. Quant aux riches monarchies pétrolières du Golfe, elles sont limitées dans leurs velléités en faveur de la modernité par une population extrêmement conservatrice (faute d'accès, il est vrai, aux facteurs d'évolution démocratique !). Les foires d'art pullulent à travers le monde, mais la plupart sont organisées par des structures occidentales. Finalement, la diversité culturelle, ce sont encore les États-Unis qui seraient en train de l'inventer à leur façon, à travers la reconnaissance de leur pluralité ethnique et de la politique des quotas... L'avenir dira s'ils en sortiront renforcés, ou minés. ■

Catherine Millet

(1) *Comment New York vola l'idée d'art moderne* (1983), Hachette, « Pluriel », 2006.